

JEAN-PHILIPPE LUTIN

6 RUE CLER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521837

Dépôt légal : novembre 2025

J1

10 Janvier 2024

19 mai 1988.

C'était un jeudi.

Il était 17 ou 18 heures, je suis parti au tennis, il faisait plutôt beau, il n'y avait rien d'autre à signaler.

Après mon cours de tennis, je suis rentré chez moi, au Bois Vert à Cassagnette. Il y avait une ambulance dans la cour, je ne savais pas ce qu'elle faisait là. Je suis rentré et j'ai vu deux infirmiers qui portaient mon père dans une chaise. Ils le descendaient le long du grand escalier à trois paliers : il faut s'imaginer un carré, chaque côté descend d'un niveau pour arriver au rez-de-chaussée. Il restait encore quatre ou cinq marches à descendre jusqu'à la porte.

Ils sont sortis dans la cour et sont montés dans l'ambulance avant de s'en aller. Je ne me souviens pas d'avoir entendu quoi que ce soit, je n'ai aucun souvenir de paroles de qui que ce soit, juste la tête de mon père dans son pyjama et sa robe de chambre, avec une mine abattue, mais rien d'autre... pas un mot, pas un bruit... rien.

Je crois que ma mère est partie aussi, mais tout est très flou. Toujours aucun souvenir d'une quelconque parole, rassurante ou non, rien...

On est dans la pièce à vivre de la maison, cette espèce de château de 16 pièces dont on n'utilise que la cuisine, la pièce accolée et trois chambres. Je ne sais pas pourquoi tout le reste, je ne sais pas pourquoi ce parc d'un hectare et demi, sans doute pour nous faire passer la pilule d'avoir quitté Carry 4 ans auparavant...

Il y a mon frère et moi, on est vite rejoints par Benoît, l'ami de mon frère et mon prof de tennis. On est un peu chien et chat avec Benoît. J'ai treize ans, presque quatorze dans deux mois, lui en a dix-sept, voire peut-être même dix-huit, et je ne l'aime

pas. Il est dur avec moi, il me donne des coups de pied au cul au tennis, et il a bien compris ma technique pour faire faire aux autres ce que je n'ai pas envie de faire...

Il y a un caddie de balles de tennis à ramasser à la fin de chaque exercice et mon plan, c'est de faire suffisamment rire tout le monde pour qu'ils ramassent les balles sans que j'aie à le faire moi, et ça marche. Tout le monde n'y voit que du feu, et ils ramassent, ces balles ! Et moi pas, et en plus, ils sont contents, personne ne me dit rien : ça marche !

Benoit, lui, a compris ça, et au fond, ça le fait marrer, il me cherche souvent, et moi, je ne l'aime pas... mais en vrai, je l'aime bien... C'est une posture, un rôle... il faut que je sois différent, à la marge déjà à cette époque.

Deux ans avant, j'étais chez mon parrain, Hervé, vers Tours. Il y avait un disque, un album de Renaud chez lui, je crois que je ne connaissais pas encore, ou pas comme ça. En écoutant ce disque chez lui, je prends une claque, un tsunami en pleine gueule avec « Où c'est que j'ai mis mon flingue » et toute la colère que je sens déjà en moi, sans trop comprendre d'où elle vient... ou presque...

Il y a mon frère, Benoit et moi, on est tous les trois. Benoit a des paroles rassurantes, en tous cas il essaie. Mon frère, j'en sais rien ou alors je ne m'en souviens plus, j'imagine qu'il est un peu dans le même état que moi, à attendre je ne sais quoi.

Il est tard, il faut aller se coucher et à cet âge-là, je dors encore de temps en temps avec ma mère, c'est un peu vieux mais c'est comme ça. Du coup je dors à la place de mon père, je crois que je dors bien, j'ai jamais eu de problèmes pour dormir... Dans la nuit j'entends ma mère me réveiller et dans un demi-sommeil je l'entends me dire « ton papa, il reviendra pas ». Depuis l'ambulance dans la cour et Benoît, ce sont les premiers mots ou bruits dont je me souviens. Rien d'autre.

Je me lève, il doit être deux ou trois heures du matin, je descends, je ne suis pas bien réveillé, mais j'ai bien compris les mots de ma mère, pas besoin d'en rajouter, pas besoin de clarifier.

J'ai compris.

Peut-être, et certainement, il y a eu d'autres mots, d'autres phrases, mais je ne me souviens que de ça. Je descends dans le « salon », il y a du monde, je ne sais plus qui, je ne sais plus si on

parle, je ne sais plus ce qu'on me dit, est-ce que quelqu'un fait attention à moi... j'en sais rien. Faut que je sorte de là, je vais chez les voisins, Mr et Madame Baldit, ils sont dans la cour en face, et ils ne dorment pas. Je l'aime bien madame Baldit, elle est gentille, lui est plus renfermé : c'est un paysan, un taiseux. Je me retrouve chez eux, et là non plus je ne me souviens de rien, pas une parole, pas un son, même pas celui de la grosse pendule, avec son tic-tac à l'ancienne.

Je crois que ce soir-là, je n'ai pas pleuré, je n'ai pas pu, figé comme un steak qu'on met dans une poêle très chaude. Le lendemain, il y a du monde qui arrive : des oncles et tantes, des amis des parents. Ils parlent de l'enterrement, il y a une place à Romorantin dans le cimetière de la famille de ma mère, et c'est ce qu'ils feront. Mais moi, ça ne me regarde déjà plus, je ne comprends de toute façon plus grand-chose, enfermé dans ma tête, avec cette ambulance qui part et qui ne reviendra jamais. On me demande si je veux venir à Romo pour l'enterrement. Moi, je suis malade en voiture, je réponds non. C'est pas la peine.

Avant de partir pour Romo, il y a la « mise en bière » à Rodez. Je ne sais pas ce que c'est, je n'en ai aucune idée, mais je vais y aller, sans demander ce que ça veut dire... En fait, je me retrouve sur une place devant un bâtiment de l'hôpital, et je vais voir une boîte sortir, être chargée dans le corbillard de mon tonton de Romo, et tout le monde prend la route pour Romo. Moi, je reste là, je crois que mon frère est aussi resté mais je n'en suis pas sûr... faudrait que je lui demande un de ces jours... je me souviens de rien d'autre, pas de détails, pas de mots, pas de paroles... rien.

Avant tout ça, on devait déménager à Paris, quitter Rodez que je n'aimais pas. J'étais content, impatient de partir de ce trou. Alors ma mère a suivi les plans et on est effectivement parti à Paris. Elle a trouvé un appart à Aubervilliers, dans une tour de dix-huit étages, au dixième. Rue des Cités, juste de l'autre côté du périphérique, et ça me va très bien.

J'ai quatorze ans, je change d'école, je dois apprendre rapidement à prendre le métro, à me débrouiller dans cette ville. Je suis victime d'une « agression », quelque temps à peine après mon arrivée : c'est un type qui veut absolument me faire monter dans sa bagnole porte de la Villette. Il me fait peur, je le repousse

et pars en courant prendre le métro pour rejoindre maman et Josette chez Tatie Colette à Odéon, rue des Quatre Vents.

En arrivant, je raconte mon agression... pour tout le monde, ça n'est qu'une anecdote, pas grave, on passe vite à autre chose. De toute façon, on n'a plus le temps de s'arrêter sur ces conneries.

Ma mère m'a trouvé un collègue, ce sera Jules Romains, rue Cler dans le 7^e, grâce à ses cousins les Desnoes, qui m'ont fait un certificat d'hébergement pour pouvoir m'y inscrire. Je le sais, mais je m'en fous, c'est pas mon problème tout ça, c'est des trucs de grands.

La veille de la rentrée, ma mère me dit qu'on va faire l'aller-retour, pour que je voie le chemin, le changement à Opéra, la rue de Grenelle à remonter, dos aux Invalides, jusqu'à la rue Clerc. On y va, on y est. Sur le trottoir je rencontre Mehdi avec sa mère, elle a eu la même idée que maman. Je ne sais pas encore qu'il sera demain dans ma classe.

Je suis là, sur le trottoir, devant la grande porte de Jules Romains. Je crois que j'ai peur. Pas de la route, pas du changement à Opéra, mais de savoir que demain je rentre là-dedans, que je sais pas où je vais, que j'ai aucune idée de ce que je vais trouver derrière cette grande porte.

Je suis là, sur le trottoir, tout seul.

Il n'y a personne d'autre que moi, ma mère, Mehdi, madame Benabid ont disparu.

Juste moi, tout seul, à ne pas savoir ce qui allait se passer.

Trente-cinq ans après, je m'aperçois de la manière la plus violente qui soit, que sur ce bout de trottoir, eh bien j'y suis encore, je ne l'ai jamais quitté. Je suis toujours devant la porte.

Ma mère pour me montrer la route, l'escalator à la sortie du métro La Tour-Maubourg juste en face de la rue de Grenelles, dos aux invalides, Mehdi, dont la mère, madame Benabid, a eu la même idée... ont disparu.

Y'a plus personne.

Y'a que moi.

Tout seul.

Un peu comme la nuit du 19 mai, trois mois avant, où je ne me souviens d'aucun son, d'aucune parole, juste l'ambulance qui part et qui ne reviendra jamais.

Trente-cinq ans sur un bout de trottoir.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Rien.

Rien d'autre que ce que je peux comprendre du haut de mes quatorze ans, avec juste le sentiment de la colère, acquise deux ans avant.

« Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ».

Il est mort à quarante-trois ans...

« C'est jeune, pour un vieux ! »

C'est ce que je me suis dit pendant les vingt-neuf ans qui ont suivi, puis à son âge, à quarante-trois ans, j'ai compris qu'en fait, c'était jeune.

Tout court.

Et moi j'arrive à cinquante ans, je ne sais pas ce que ça veut dire, je n'ai jamais trop compris jusqu'à ce week-end de janvier 2024. Après trois jours en enfer.

Je n'ai pas presque cinquante ans, j'en ai quatorze, et je suis toujours sur mon bout de trottoir, rue Clerc, en remontant la rue de Grenelle, en tournant le dos aux Invalides. Moi et ma trouille. Seuls.

Aujourd'hui, 10 janvier 2024, après avoir compris que j'étais toujours sur ce trottoir, que j'avais toujours quatorze ans, j'ai deux options. C'est clair, net, précis. La première est simple. Simpliste. Efficace. Je ne comprends pas ce que cinquante ans veut dire. Je n'ai pas envie de comprendre, pas envie d'essayer. J'arrête là, je coupe la lumière et je vais voir le mec parti dans l'ambulance, qu'au fond je ne connaissais pas bien, ce mec de quarante-trois ans qui ne reviendra jamais. Quarante-trois ans. C'est jeune, pour un vieux.

La deuxième, c'est me tirer de ce bout de trottoir, et d'aller voir ce qui se passe à quinze, seize, dix-sept ans. Et plus encore. Peut-être même, et pourquoi pas, jusqu'à cinquante... ça fera quatre-vingt-cinq, ce serait pas si mal !

Je crois que je vais prendre la deuxième option. Le type de quatorze ans, tout seul sur son bout de trottoir, il avait des rêves, des envies. Ce serait pas mal d'essayer. Il y a une chose à retirer de ces trente-cinq ans passés sur le trottoir, c'est que ce mec-là, il a de la chance, ça ne s'est jamais démenti. Ce serait con de ne pas essayer.

J2

11 Janvier 2024

Moi, j'ai toujours eu l'impression que ma vie avait commencé à quatorze ans, qu'avant n'avait jamais existé, ou plutôt que c'était les vestiaires : on se prépare avant le début du match.

Le trottoir de Jules Romains, la veille de la rentrée est le jour de ma naissance, et même si je m'aperçois trente-cinq ans après, que ce trottoir, je ne l'ai jamais quitté, il s'en est passé des choses !

Le jour de la rentrée, j'arrive au collège, je crois que ma mère m'a accompagnée, mais je n'en suis pas sûr...

J'ai toujours eu une bonne mémoire, et je me rends compte en écrivant que sur des points importants, comme les présences ou non de ma mère ou de mon frère à des moments forts émotionnellement, je ne me souviens pas si bien que ça...

Je me souviens donc parfaitement du reste de cette journée de « rentrée scolaire », je connais personne, je suis les instructions, je me rends dans la salle indiquée, choisis une table et au moment de m'asseoir, je vois Mehdi, celui que j'ai croisé la veille, qui s'approche de moi et me demande s'il peut se mettre à côté de moi.

Bien sûr qu'il peut, c'est la seule bouée à laquelle je peux me raccrocher, c'est certainement pareil pour lui...

On ne se quittera jamais, c'est un des rares qui a su rester en contact avec moi, malgré de longs moments d'absence, de silence de ma part, il s'est toujours accroché.

Le détachement émotionnel et physique avec les autres commence à partir de ce moment-là, et je comprends trente-cinq ans après que l'ambulance partie pour ne jamais revenir est le socle de ce refus d'attachement.

Ce jour-là, j'ai regardé l'ambulance partir, et je me suis démerdé, comme j'ai pu, sans être préparé à rien, sans être

prêt... je me suis certainement dit intérieurement qu'à partir de maintenant, c'est moi qui monterai dans l'ambulance pour laisser les autres se débrouiller avec leur peine, leurs questionnements, sans autre explication... que mon silence.

Je veux pas qu'on m'aime, je veux pas aimer, je dois être maître de mes relations, de mes sentiments... si l'attachement est trop grand pour moi, je dois partir, m'éloigner... impossible de revivre la déchirure, de subir encore une fois.

Il faut pallier à l'urgence, il faut répondre à l'autre, il faut donner le change, pas de blessure, surtout ne pas montrer quoi que ce soit.

Pas de faiblesse.

On rira de tout.

On mettra à distance la mort, mon père deviendra « le mec » est mort à quarante-trois ans, « le type » est mort à quarante-trois ans... rarement « mon père », il faut mettre de la distance avec la peine, c'est vital.

Je ne lui en veux pas, je n'ai pas de colère contre lui, contre le sort, contre la vie, c'est comme ça.

Mais il faut mettre de la distance...

Ça ne doit plus, ça ne peut plus me toucher.

Pour y arriver, il faut se créer un personnage, d'autant plus que je suis le nouveau, qui ne connaît pas bien les codes de la ville, la capitale.

Très vite, je comprends que mon milieu scolaire est en décalage avec mon milieu familial, géographique et social.

Le soir, je rentre après trois quarts d'heure de métro à Aubervilliers, derrière le périph', rue des cités.

Aucun de ces deux endroits ne m'est familier.

Moi je connais le village en bord de mer, la plage au bout du jardin et le soleil, puis la vie à la campagne, chez les bouseux sous la neige en hiver et avec les mouches en été, où un copain de ma classe a reçu en cadeau d'anniversaire pour ses dix ou onze ans sa première vache, et je dois dire que je n'ai pas du tout aimé.

Donc ce double milieu parisien me plaît, la schizophrénie entre le très chic 7e arrondissement et Aubervilliers ne me pèse pas, je n'ai pas honte de ça... je m'en fous, je ne suis plus à Rodez.

Alors comme depuis toujours, mon passe-temps à l'école est de faire marrer les autres, de déconner le plus possible.

Je dois m'intégrer à ce nouveau monde, c'est une situation que je connais déjà et c'est inné pour moi, tout en continuant à cultiver ma différence.

Moi je sais que je ne suis pas comme eux...

Peut-être qu'ils le savent aussi...

Mais je ne leur demanderai pas, c'est pas important et surtout ça évite d'entendre ce que je n'ai pas envie d'entendre. En plus je m'adapte facilement, la différence ne me pèse pas. Elle est là, je le sais, j'en ai conscience, mais elle ne me pèse pas.

Mon tout premier cours de sport se fait dans un stade hors du collège à 8 h 30 le mardi matin.

Du coup je ne descends pas à la tour Maubourg, mais je pousse jusqu'à la station Bir Hakeim.

Le retour à l'école se fait à pied, on doit longer l'avenue Gustave Eiffel, passer au pied des piliers de la tour du même nom, je peux même les toucher et j'hallucine ! Pour moi c'est fou, je n'avais pas pris conscience de cette extrême proximité avec le monument, mais pour les autres tout est normal... c'est leur vie depuis toujours ou presque, alors je dois faire comme eux : tout doit être normal.

Et pour tout le monde ce sera normal, je ne rentrerai pas chez moi en disant à mon frère ou à ma mère « tu te rends compte ! On passe SOUS la tour Eiffel ! » Je suis blasé.

En tous cas, je joue les blasés.

Tout est normal.

L'exceptionnelle normalité des choses.